

## Bernard Desportes

# Jean Rustin

Bernard Desportes a fondé en 1995 la revue littéraire *Ralentir travaux*. En 2007, il est nommé commissaire du Salon international du livre de Tanger. Outre de nombreux textes critiques, il a publié une quinzaine de livres (romans, poésies, essais), dont récemment : *Brèves histoires de ma mère* (Fayard, 2003), *dansant disparaissant* (Fayard, 2004), *Une irritation* (Fayard, 2008), *L'Espace du noir* (Le Livre d'Art, 2010). Voir aussi les actes du colloque organisé sur son œuvre par l'Université de Lille III : *Bernard Desportes autrement* (Artois Presses Université, 2008, sous la direction de Fabrice Thumerel).

Le texte et les poèmes ci-après sont extraits d'une monographie sur Jean Rustin à paraître en 2012 aux éditions *Cercle d'Art*.

*« Il me semble que personne ne devrait s'étonner qu'un peintre puisse passer directement et sans trop de problème de la non-figuration à des images de corps nus très figuratives, à des études de corps nus, à l'utilisation du corps nu, sans passer par la représentation d'autres images du réel.*

*C'est qu'en effet les hommes et les femmes nus ne se rencontrent pratiquement jamais dans la vie habituelle – sauf en quelques situations remarquables liées à l'amour, à la maladie, à la solitude à la folie, à la mort – et cette énumération suffit à donner toute sa force au concept de corps nu. »*

(Jean Rustin, in : *Jean Rustin*, Editions Pandora, 2002).

Jean Rustin naît à Montigny-lès-Metz, en Moselle, en 1928. Il entre à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1947. D'abord influencé par les Fauves et surtout par Matisse, Rustin oriente de plus en plus ses recherches vers une représentation mentale du réel (influence du Fautrier, de Dubuffet) à travers une abstraction vive, mouvementée et colorée.

En 1971, à la suite de la rétrospective que le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris consacre à son œuvre, il opère une rupture radicale pour une figuration très singulière, axée sur la représentation du corps nu à travers la violence de ses tensions intérieures telles qu'elles apparaissent chez l'homme ou la femme livrés à leurs fantasmes, leurs désirs, leurs abîmes, leur solitude, leur enfermement.

*« ... j'ai conscience qu'il y a derrière ma démarche d'aujourd'hui, derrière cette fascination du corps nu, vingt siècles – et bien plus – de peinture, surtout religieuse. Vingt siècles de Christs morts, de martyrs torturés, de révolutions sanglantes, de massacres, de rêves brisés, et que c'est bien dans le corps, dans la chair que finalement s'écrit l'histoire des hommes et peut-être même l'histoire de l'art. »*

(Jean Rustin, in : *Jean Rustin*, Editions Pandora, 2002, p. 22).

Rustin est aujourd'hui l'un des plus originaux et des plus puissants, l'un des plus

importants créateurs de la peinture figurative européenne.

Son œuvre nous dit, à travers l'effroi des regards, les tourments du visage, la tension immobile des corps nus ou dénudés toute la fragilité de la condition humaine, dans la douleur toujours reconduite d'une impossible parole et d'un échange rendu irréalisable.

Dans cette dernière partie de son œuvre, à partir des années quatre-vingt, ses couleurs sont le gris, le violet, le bleu pâle, un rose éteint – des couleurs de chair et de fin de jour sur des lieux pauvres et vides. Les corps semblent des reliefs pétrifiés debout contre un mur, obscènes sur un lit ou à même le sol, immobiles sur une chaise, perdus dans une salle anonyme. Qui sont-ils ? Que font-ils là ? Qu'attendent-ils ? Que cherchent-ils vainement à dire ?

Violemment impudiques et comme murés dans une impossible approche de à l'autre, jambes ouvertes sur un sexe béant, bouche ouverte sur un cri muet venu du fond de la mémoire comme du fond des origines. Les hommes, les femmes, seuls ou ensembles, liés parfois mais toujours séparés, nous livrent – plus profondément qu'aucun peintre aujourd'hui –, au bord d'une parole qu'ils savent inaudible, l'absence de l'homme à lui-même, l'insaisissabilité de soi et du monde, la douceur violente et la douleur fascinée de la solitude et de l'angoisse, de la folie, des peurs multiples qui les saccagent dans la béance d'abîmes intérieurs où déferlent, s'accompagnant et s'entre-dévorant, humanité et animalité, obscénité et tendresse.

Mais dans cet espace d'un dedans dévasté que nous ouvre le peintre, semble sourdre la voie toujours libre et vierge d'une infinie compassion.





*Femme qui crie (130 x 195 cm, 1999)*

*femme qui crie*

dans un coin  
nulle part angles brisés  
un être passe et se fige  
une femme peut-être  
sans pieds sans jambes      les mains jointes  
les yeux immenses effarés  
la bouche béante  
et noire d'où sort un cri muet

d'où vient-elle où va-t-elle  
où peut-elle aller  
dans la vacance du monde  
et le nulle part de soi

elle appelle  
son corps se confond à son ombre  
son ombre est une tache noire de nuit  
dans le bleu pâle du sol      ou est-ce le ciel  
ce caveau où elle se cogne ?





*Femme qui hurle (130 x 89 cm, 2000)*

*femme qui hurle*

au bout de la terre plate

et nue

au bord de l'horizon

comme au bout du vide

au bord de mon cœur

de mes rêves

au bout de moi-même

comme au bord du monde

au bord du ciel

océan qui m'emporte  
et se ferme m'enferme

me noie

dans ses eaux hurlantes

bouche béante

qui hurle  
l'absence du monde

la folie  
de  
l'espace vide

